

A PROPOS DU GÉNIE DE LA
LANGUE DANS QUELQUES
TRAVAUX DES LINGUISTES
DU XX^e SIÈCLE (A. DAUZAT,
CL. HAGÈGE)

La notion de génie d'une langue a été rappelée dans une étude d'Albert Dauzat, *Le génie de la langue française*, en 1943. Dauzat cite notamment la définition donnée par Voltaire, rimant avec l'idée émise par Johann Gottfried von Herder et appliquée au français par Antoine de Rivarol (mais il faut rappeler que Herder attribue le génie à toutes les nations, dans un respect de la différence et de la particularité). Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire dit notamment qu'« On appelle génie d'une langue son aptitude à dire de la manière la plus courte et la plus harmonieuse ce que les autres langues expriment moins heureusement ». A cette définition qu'il critique comme prenant « le résultat, un des résultats, pour la cause », Dauzat en oppose une autre, plus précise : « le génie d'une langue, c'est un ensemble de dominantes qui la caractérisent dans le présent, de tendances qui la situent dans l'évolution, dans le devenir. C'est aussi la recherche de l'équilibre entre les tendances contraires qui s'affrontent, - les conditions de cet équilibre variant selon les époques et les milieux ». Et il ajoute : « trois facteurs jouent pour expliquer le langage : l'instrument, le peuple qui s'en sert, la mentalité dont il est l'organe » (1947 : 347). Autrement dit, ce qu'il souligne, c'est qu'il s'agit de la structure interne d'une langue et en même temps de la façon de structurer les connaissances par un peuple qui parle cette langue, façon conditionnée par de nombreux facteurs historiques et culturels. N'approchons-nous pas ainsi de la trop célèbre « hypothèse » d'Edward Sapir et de Benjamin Lee Whorf ?

Dans son livre, cependant, Dauzat s'occupe dans la suite uniquement du « génie de la langue française » et passe en revue « les dominantes » qu'il attribue à cette langue, à savoir son équilibre, la syntaxe aimant l'ordre, une bonne articulation, le fait que « le français est une langue logique », une « langue abstraite », une « langue claire », etc. C'est de la même manière que Rivarol avait déjà parlé de la langue française, soulignant, comme le rappelle Dauzat, « la clarté du français, sa netteté, des qualités qui en ont fait depuis longtemps une langue internationale de culture » (cf. Dauzat 1947 : 7). Rivarol affirmait notamment : « Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe qui est l'action, et enfin l'objet de cette action : voilà la logique naturelle à tous

les hommes, voilà ce qui constitue le sens commun ». Sa conclusion vaut la peine d'être citée aussi : « sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine » (Rivarol s.d. : 31). En partageant l'avis de Rivarol, Dauzat se propose d'analyser les raisons de ces dons de clarté et d'abstraction qu'on attribue au génie de la langue française, en ajoutant prudemment qu'on pourrait se demander aussi si le français ne possède pas d'autres traits, « plus méconnus et aussi caractéristiques de son génie ». Il énumère l'une après l'autre les propriétés caractéristiques du français (je cite les titres des chapitres de son livre) : la prononciation, le vocabulaire, les formes grammaticales et leurs fonctions, la syntaxe, l'expression littéraire, et conclue brièvement en reprenant le titre de l'ensemble et le valorisant d'une façon certainement exagérée. Conscient des changements que subit chaque langue au cours de son évolution, il termine par ces mots prometteurs : « Dans toute langue, on observe le décalage entre la pensée et l'expression. Cet écart, le français tend à le réduire au minimum, en serrant toujours de plus près son ajustement à la pensée » (1947 : 354).

La notion de génie d'une langue a été par la suite, semble-t-il, abandonnée, tant il est actuellement difficile de souscrire à l'opinion de Rivarol l'appliquant uniquement au français et insistant sur « l'universalité de la langue française » - mais elle réapparaît sous d'autres appellations.

Je me bornerai à citer ici, en grande vitesse, donc sans les hiérarchiser, quelques opinions de Claude Hagège sur cette « universalité » du français, et aussi, sous d'autres appellations, sur le génie des langues. (Mais il faudrait aussi rappeler, entre autres, un courant de pensée sorti de Benedetto Croce et représenté surtout par Karl Vossler dans son ouvrage *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung* au début du siècle, parlant aussi du « génie », ou plutôt de l'« esprit » propre à chaque culture, à celle de la France plus particulièrement).

Hagège, en s'occupant du français dans plusieurs de ses ouvrages - *La structure des langues* 1982, *L'homme de paroles* 1985, *Le français et les siècles* 1987, *Le souffle de la langue - Voies et destins des parlers d'Europe* 1992, *L'enfant aux deux langues* 1996, *Le français, histoire d'un combat* 1996, se penche sur le sort du français, éliminé du premier plan pour des raisons qu'il essaie d'expliquer. « Il nous montre - dit-on sur la couverture de *Le français et les siècles* - comment l'enjeu s'est déplacé de la pureté interne du français, moins menacée qu'on ne croit, vers sa promotion externe, moins réelle qu'on ne désire ». S'il est lui-même contre « le nationalisme linguistique » et contre « une nostalgie de la grandeur passée » (1987 : 239), il s'oppose aussi à l'idée d'une unique langue universelle. Pour des raisons culturelles, plutôt que pour des raisons politiques ou psychologiques (nostalgie d'un passé révolu). Et son dernier livre (le dernier dont je dispose) est en effet consacré à « l'histoire d'un combat », du combat que mène la langue française pour sauvegarder « cette diversité qui, face aux puissances d'homogénéisation et d'abrasion des différences, fait toute la saveur de la vie culturelle, et de la vie tout court », écrit-il dans la conclusion de son *Le français, histoire d'un combat* (1996 : 169). Cette diversité à maintenir est due, visiblement, au « génie » des langues et s'exprime par « la structure des langues » ; c'est sous ce titre que paraît en 1982 son important ouvrage dans la collection « *Que sais-je ?* ».

C'est en fait dans ce livre qu'il expose le plus clairement ce qu'il pense sur ce qu'on comprend par le « génie » des langues. Écoutons-le : « La structure des langues

est l'ensemble, plus ou moins cohérent, des principes d'organisation qui en assurent le fonctionnement, sur les plans des sons, de la grammaire et du lexique. Elle peut être étudiée de deux points de vue différents, qui, même, paraissent d'abord contradictoires. A un pôle, la **typologie** range les langues en types, différents par définition, même si *à l'intérieur* d'un type donné c'est une parenté de structure qui commande les regroupements. A l'opposé, la recherche des **universaux** s'attache aux traits qui sont supposés propres à la totalité des langues » (1982 : 3). En développant ensuite ces deux grands thèmes, typologie et universaux, il aborde également le problème qui se trouve au centre d'intérêt de la théorie et de la pratique de la traduction, à savoir le facteur humain présent dans la structure d'une langue et exerçant un rôle capital dans son évolution. Il affirme notamment : « L'organisation des éléments de l'énoncé ne livre pas tout de la structure des langues. Une part essentielle de celle-ci est liée au sujet humain de l'énonciation et à la société dont il fait partie » (1982 : 95).

Et c'est ainsi que nous entrons en plein cœur dans l'anthropocentrisme et dans les problèmes que posent les rapports entre les personnes, dans une société ou, si nous pensons à la traduction, entre deux sociétés différentes, rapports déterminés par d'un côté les conditions extérieures, culturelles et autres, d'un autre côté justement par le « génie » d'une langue, ou plutôt de deux langues qui entrent en contact au cours du processus de traduction. Aux facteurs qui conditionnent les propriétés des langues, Hagège ajoute aussi, dans une discussion récente concernant grammaire et cognition (1998 : 41), le rapport entre langage et activité mentale en insistant pourtant sur le fait « qu'à côté d'une linguistique du langage, plus naturellement orientée vers la dimension cognitive de la communication dans la mesure où elle privilégie l'aptitude à parler comme caractéristique du cerveau humain, une linguistique des langues peut participer, avec ses moyens propres, au concert contemporain des sciences cognitives [...] Le témoignage que fournissent les propriétés particulières des langues, dans leur diversité et leur unité, sur la construction du connaissable, est riche en enseignements quant à la mise en mots de la pensée et aux discours qui peuvent être tenus à propos de l'univers » (1998 : 55).

Ne sommes-nous donc pas revenus au problème du génie des langues ? Car, finalement, force nous est de constater que par le « génie » on peut comprendre en définitive la structure des langues, structure entendue au sens très large. Elle dépend de très nombreux facteurs : raisons sociales, géographiques, culturelles, historiques, psychologiques, etc. Elle dépend aussi des interventions des hommes qui, comme le constate Hagège, entreprennent par exemple des efforts de standardisation, ou de refus d'emprunts, ou bien, dans le cas des grands traducteurs, interviennent d'une façon autrement très importante - il suffit de citer le cas de Luther.

C'est de cette façon, comme « singularité » qu'entend la notion de génie d'une langue Marina Yaguello dans un bel essai sur « les idées reçues sur la langue » (1988). « Les langues diffèrent – dit-elle – par ce qu'elles nous imposent de dire, par le type d'informations que véhicule obligatoirement leur structure grammaticale ». Et en comparant la phrase « L'ouvrier travaille » et ses deux traductions anglaises « The worker is working » et « The worker works » elle insiste sur les différences évidentes des informations transmises respectivement par les deux langues : « Le français nous contraint à fournir une information sur le sexe du travailleur par l'intermédiaire du

genre masculin mais ne nous permet pas de savoir si l'ouvrier travaille *en ce moment* ou bien *de manière habituelle* [...] L'anglais, par contre, ne nous donne pas d'indication sur le sexe du sujet, mais il nous oblige à trancher entre l'aspect habituel et l'aspect actuel ». Elle conclut, en rappelant que « ce sont de telles contraintes qui compliquent la tâche du traducteur, qui doit compenser l'absence ou la présence de telle ou telle information que véhicule la grammaire, autant sinon plus que la non-correspondance des inventaires lexicaux » (1988 : 68).

* * *

Pour terminer, j'évoquerai un exemple montrant, semble-t-il, une des différences structurales entre les langues qui rend si difficile le labeur de traducteur et lui complique sensiblement la vie, j'ajouterai ensuite deux autres cas différents du premier exemple, accusant cette fois plutôt le « sentiment » de la langue, responsable, peut-être, des modifications apportées par les traducteurs respectifs.

(1) Czesław Miłosz compare la platitude d'une expression polonaise : 'wykopana szpadlem jama głęboka' - au rythme ondulant des mots russes correspondants : *wyrytą zastupom jamą głęboką* (*Rodzinna Europa* 1980 : 116) – sans être d'ailleurs, paraît-il, totalement d'accord - mais cet exemple semble accuser une différence objective entre deux langues, à savoir leur structure rythmique.

(2) Jerzy Lisowski traduit ainsi ces phrases d'un rondeau de Charles d'Orléans : *Cherement se vend bonne foy, A bon marche non a nulluy* – 'Drogo sprzedajem wiary kwiat, Taniej to tylko kpy kupione' et opère une sorte d'adaptation en introduisant des archaïsmes polonais et en recourant à des mots concrets, là où le poète français médiéval se servait d'abstractions.

(3) La dédicace au début du *Petit Prince*, faite d'une série parallèle de phrases juxtaposées : *Je demande pardon... J'ai une excuse... J'ai une autre excuse... J'ai une troisième excuse*, devient en polonais par exemple tantôt : 'Na moje usprawiedliwienie mogę powiedzieć... Nie tylko to... To także, że..., A wreszcie...', tantôt : 'Mam poważny powód... Jest też inne wytłumaczenie... Istnieje trzecia przyczyna'. L'asyndète et le parallélisme, deux piliers de ce chef-d'œuvre de l'art rhétorique, sont-ils à ce point étrangers au sentiment linguistique et textuel du polonais qu'ils doivent vraiment être remplacés ? Car il semble que les deux derniers exemples semblent accuser une trop bonne volonté des traducteurs à obéir au fantôme du génie de la langue polonaise, tel qu'ils se l'ont probablement imaginé.

* * *

Ni ces quelques mots, ni ces quelques exemples, ne suffisent pas et les réflexions sur le « génie » des langues devraient peut-être continuer. Ce qui paraît important et intéressant pour certaines théories de la traduction, ou surtout pour une critique des traductions, c'est l'aspect comparatif et la lumière que la confrontation des structures de deux langues pourrait jeter sur les « génies » respectifs des deux langues. C'est ainsi par exemple que la comparaison du texte original et d'une traduction en cours (préparée à mon séminaire par M. Tomasz Rzepka) fait voir immédiatement un abîme qui sé-

pare le français et le polonais : la syntaxe du français parlé, avec des traits connus, telles omissions, ellipses, simplifications (*je sais pas ; ya des amis ; isont venus ; etc.*), n'a pas d'équivalents en polonais qui, lui, modifie surtout le lexique mais en principe laisse en paix la structure de la phrase. Le « génie » du polonais contemporain serait-il tellement « arriéré » ?

BIBLIOGRAPHIE

- DAUZAT A. (1943), ici : 1947. *Le génie de la langue française*, Paris, Payot.
- HAGÈGE C. (1982), *La structure des langues*, Paris, PUF.
- HAGÈGE C. (1985), *L'homme de paroles*, Paris, Fayard.
- HAGÈGE C. (1987), *Le français et les siècles*, Paris, éd. Odile Jacob.
- HAGÈGE C. (1992), *Le souffle de la langue, Voies et destins des parlers d'Europe*, Paris, éd. Odile Jacob.
- HAGÈGE C. (1996), *L'enfant aux deux langues*, Paris, éd. Odile Jacob.
- HAGÈGE C. (1996), *Le français, histoire d'un combat*, Paris, éd. Michel Hagège.
- HAGÈGE C. (1998), *Grammaire et cognition. Pour une participation de la linguistique des langues aux recherches cognitives* [in :] « Bulletin de la Société de linguistique de Paris », XCIII, I, 41-58.
- RIVAROL A. De, S.d. 1784, *Discours sur l'universalité de la langue fr.*, réponse à un concours de l'Académie de Berlin.
- YAGUELLO M. (1988), *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris, Seuil.